

Les Amis du Musée de la Résistance du Département de la Haute-Vienne

Bulletin n° 12 - 4^e trimestre 1990

Président d'honneur : Colonel Guingouin, compagnon de la Libération, libérateur de Limoges.

Président : Jacques Valéry, 41, avenue du Roussillon, 87000 Limoges - Tél. 55.79.34.35.

Vice-présidents : Mme Bertrand, Chanoine Varnoux, G. Fréseau, L. Lebloys, J.-P. Morlon, G. Trayaud, G. Cuisinier, J.-M. Villelégier.

Secrétariat : L. Sage, Nicole Aymard, J. Villegoureux, A. Couvidou, Y. Defaye.

Trésorier : Roland Mériquier, 15, rue des Félines, 87100 Limoges.

Ordre : Association des Amis du Musée de la Résistance - CCP 387-22 R Limoges

ISSN - 1141 - 6408

A LA GLOIRE DES ARMES LIMOUSINES

Allocution prononcée par G. Guingouin à l'inauguration du monument de Masléon

Le 6 juin 1944, à 18 heures, le général de Gaulle prenait lui-même la parole à la BBC déclarant : « La bataille suprême est engagée... Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. »

Je donnai alors, immédiatement, l'ordre aux "légaux" — résistants armés restés dans la vie civile — de venir renforcer les unités de maquisards de notre 1^{re} Brigade de francs-tireurs, aux officiers de réserve et unités de gendarmerie de nous rejoindre.

A l'annonce de l'approche de la 2^e division blindée de Waffen SS dite "Das Reich", afin de me couvrir, je donnai l'ordre de faire sauter le pont routier de Masléon — ce qui fut fait le 9 juin — et au détachement commandé par les lieutenants Robert et Tony (Fourneau et Texier) de détruire plusieurs ponts sur la Vienne.

Furieux d'être gênés dans leur mouvement, les SS dont la marche depuis Montauban laissait derrière elle une large trace sanglante, faisant fi du droit élémentaire des gens, s'emparèrent ici même, à Masléon, de huit civils qui furent déportés en Allemagne. Deux seulement revinrent au pays.

Ces malheureux figuraient sur une liste fournie à la Gestapo par le milicien Fargeaud d'Epied, celui-là même qui combattait dans l'escadrille attachée en appui-feu à la brigade du général von Jesser, de Clermont-Ferrand, et dont l'avion fut abattu par nos fusils-mitrailleurs à Jumeau-le-Grand.

Le lendemain 10 juin, comble de l'horreur, devait être perpétré le massacre d'Oradour-sur-Glane. Mais si notre terre limousine porte à jamais témoignage des crimes des SS, c'est aussi sur son sol que se joua le destin de Hitler, son échec en Normandie étant l'amorce de sa chute.

Revenant de faire sauter le pont de Royères, le 9 juin au soir, alors que peu de temps auparavant le général Lammerding, afin de terroriser les populations limousines, avait arrêté son choix sur Oradour-sur-Glane pour y accomplir son forfait, la section du sergent Canou capturait le plus glorieux officier — le "héros", selon la tradition germanique — de la division "Das Reich", le sturmbannführer Kämpfe qui, devant son bataillon blindé, s'était imprudemment avancé sur la route.

Au lieu d'appliquer l'ordre du commandant suprême allemand reçu à 18 heures le 9 juin à Limoges, de partir immédiatement pour la Normandie alors que l'itinéraire précédemment prévu était de se diriger sur Clermont-Ferrand, le général Lammerding voulut à tout prix sauver Kämpfe, me proposant même de l'échanger contre 50 résistants emprisonnés à Limoges mais, au moment où j'allais accepter cette offre, me parvenait l'horrible nouvelle du massacre d'Oradour. Plus question d'échange ! D'autant plus que j'apprenais peu après ce qui s'était passé à Combeauvert ! Justice fut rendue : Kämpfe fut passé par les armes.

Mais du fait de cet exploit des maquisards, la division ne quitta le Limousin que le 12 juin à 5 h 30 du matin, donc avec 48 heures de retard dans l'exécution de l'ordre reçu.

Interrogé plus tard par les historiens Beau et Gaubusseau, le général Lammerding reconnaitra que nous avions retardé sa marche vers la Normandie. Le généralissime américain Eisenhower lui-même fera état de l'importance de cet acte de guerre accompli sur le sol limousin car cette division, d'une puissance de feu triple de celle d'une division ordinaire, devait faire cruellement défaut aux Allemands au moment décisif contre le débarquement allié.

C'est donc à très juste titre que le conseil général de la Haute-Vienne a fait élever à Moissannes le menhir qui rappellera aux générations futures un des plus hauts faits d'armes de la Résistance limousine, fait d'armes qui eut une portée nationale.

Les touristes allemands qui passent devant ce monument apprennent avec étonnement le rôle déterminant joué par nos maquisards dans le déroulement de la Seconde Guerre mondiale. Il est vrai que nos propres livres d'histoire n'en font pas

mention et que, même d'anciens résistants locaux n'en n'ont pas compris l'importance, faisant ainsi le jeu de ceux qui, insidieusement, s'efforcent de minimiser la portée de notre action.

Au souvenir de ces victimes du nazisme, dont les noms figurent sur la pierre, le conseil municipal de Masléon a tenu à associer celui de Jean Breton, ce jeune homme au grand cœur qui, dès le début, fut volontaire pour prendre part à la lutte terriblement inégale que nous avons entreprise sur nos hautes terres, alors que beaucoup n'osaient pas lever le petit doigt et que moi-même, tantôt dans les bois, tantôt dans les fermes, j'éprouvais des difficultés à trouver un refuge.

La maison de Raymond Dufaure, au Mondhouaud, en fut un et Georges Cueille, l'un de mes premiers compagnons d'armes qui, durant le rude hiver 1941-1942 dans la neige, m'escortait avec son fusil de chasse quand j'organisais la Haute-Corrèze, fut hébergé dans la ferme à côté, chez le père Breton.

Jean assurait nos liaisons. Peu après la destruction du viaduc de Bussy-Varache qui avait eu lieu le 13 mars 1943, il se rendait chez Fermigier à Bois-Vert de Bujaleuf. Ignorant que ce dernier avait été arrêté par les policiers de Vichy — il devait plus tard mourir en déportation — Jean tomba dans un piège : deux gendarmes occupaient la maison. Gardant tout son sang-froid, pour détourner leur attention, il jette un papier au feu puis, d'un bond, s'élance, franchit la porte et s'enfuit sans être rattrapé.

Pour lui commence alors l'illégalité, tantôt il se cache chez Faye à Oradour de Linards, tantôt au Mondhouaud.

Quand Londres demanda aux résistants de Limoges de détruire l'usine de régénération de caoutchouc Wattlez au Palais-sur-Vienne, essentielle pour l'économie de guerre allemande, ceux-ci se trouvent dans l'impossibilité de le faire. Suivant la fraternité combattante habituelle à ceux qui risquaient chaque jour leur vie, je me chargeai avec Duval de l'opération dans la nuit du 8 au 9 mai 1943.

Vous savez ce qui est arrivé : ne pouvant revenir à temps à notre camp des "Trois-Chevaux" dans la forêt de Châteauneuf, nous fûmes obligés de nous arrêter chez Jean Demichel à Saint-Denis-des-Murs qui accepta de nous garder pour la journée. En repartant à la tombée de la nuit, toutes les gendarmeries ayant été alertées, à Masléon, nous tombons sur les gendarmes de Bujaleuf. Au lieu d'obéir à mon injonction "Haut les mains!", le brigadier Lorinquer s'apprêtait à dégainer, mais il n'en eut pas le temps... Je rejoignis immédiatement Le Mondhouaud, expliquant à Jean ce qui m'était arrivé. Inutile de poursuivre sur Châteauneuf, je serais vite appréhendé, une seule solution, piquer vers le nord, rejoindre la ferme du père Denardou à Champnétery.

Tandis que nous atteignons enfin le pont sur la Maulde, nous entendions la ruée des véhicules venus de Limoges arrivant à Masléon. Du sourire que nous avons alors échangé, Jean et moi, je garderai toujours le souvenir en mon cœur...

Plus tard, attaché à mon état-major au poste de commandement de la villa de Sussac, il prit part au combat contre l'attaque allemande. Et le 17 juillet, à La Croisille, il tombait, la tête fracassée par un obus.

Ainsi, en pleine jeunesse, connut une mort héroïque Jean Breton, mon compagnon, mon frère d'armes. Honneur, à jamais, à sa mémoire!

Quant à nous, ne laissons pas ternir le souvenir de nos camarades qui, comme lui, ont donné leur vie pour la liberté.

Notre devoir, jusqu'à notre dernier souffle, sera de faire respecter la vérité historique, de faire connaître dans leur exactitude les faits d'armes dans lesquels ils s'illustrèrent.

Ne laissons pas triompher l'imposture, même venue de nos propres rangs, de la part de certains qui ont maintenant le verbe haut et la parole facile, alors que c'est bien tard qu'ils ont rejoint nos rangs.

"Honneur et Patrie" était la devise de la 1^{re} Brigade de francs-tireurs limousins.

Dans l'honneur, nous resterons!

G. Guingouin, Compagnon de la Libération.
Masléon, le 8 juillet 1990.

46^e ANNIVERSAIRE DES COMBATS DU MONT GARGAN

Le dimanche 22 juillet 1990, devant la stèle de Forêt-Haute à Saint-Gilles-les-Forêts, a eu lieu la traditionnelle cérémonie honorant le souvenir de ceux qui sont tombés face à l'ennemi le 18 juillet 1944 et des anciens de la 1^{re} Brigade de francs-tireurs décédés dans l'année écoulée.

Comprenant de nombreux jeunes particulièrement attentifs, la foule habituelle était au rendez-vous, malgré un soleil de plomb évoquant ce jour où vers la fin de la bataille, le mont Gargan s'était embrasé.

Frappé d'un début d'insolation qui risquait de lui être fatale, le colonel Guingouin dut interrompre son discours, en confiant la lecture à Louis Gendillou. Dans sa tenue de déporté, M. Goumillou avait peine, lui aussi, à supporter la chaleur.

Comme de coutume, des anciens étaient venus de fort loin : de Paris, l'ancien commandant du 3^e bataillon André Bourdarias ; de la Nièvre, Hilde Kahn ; du Loiret, Paul Chaumeil ; du Cantal, Charles Grelon ; du Lot-et-Garonne, Claude Zivi et le docteur Fuentès, de l'Ariège, Sylvain Lachaise... D'autres encore... Nous nous excusons de ne pouvoir les citer tous.

Avaient tenu à être présents : MM. Alain Rodet, député ; Marcel Rigout, ancien ministre ; MM. Dupré et Leycure, respectivement conseillers généraux de Châteauneuf et Eymoutiers ; Merle, maire de Treignac ; Trayaud, maire de Bosmie-l'Aiguille ; des maires du canton, Jacques Valéry, président des Amis du Musée de la Résistance de Limoges, Roland Mériglier, trésorier et Nicole Aymard du secrétariat de l'association...

Après le chant de la 1^{re} Brigade de francs-tireurs, le dépôt de gerbes, ce fut l'appel des morts du 18 juillet 1944 par Jean-Louis Pénicaud, maire de Saint-Gilles-les-Forêts, chaque nom étant ainsi salué : « Mort pour la France » par le porte-fanion René Sirieux.

Après la "Marseillaise", commencèrent les allocutions. Louis Gendillou, un ancien de 1940, président du comité de l'ANACR du canton de Châteauneuf-la-Forêt, rappela qu'ici même, en ce mois de juillet 1940, sans avoir eu connais-